

Tout avait commencé l'été précédent. Nous passions, Viviane et moi, deux semaines dans une maison louée au bord de la mer, et j'avais emporté, avec quelques livres que je me promettais de lire à la faveur des vacances, un petit scanner de diapositives qu'elle m'avait offert et que je n'avais pas encore eu le temps d'utiliser. Je voulais me replonger dans les milliers de clichés accumulés dans les années 70-80, non seulement pour les sauvegarder, mais pour accomplir ce voyage dans le temps qui reste pour moi le plus captivant de tous.

Une petite partie de ces images avait été tirées sur papier et classées dans des albums souvent feuilletés depuis, mais les autres dormaient depuis trente ans ou davantage dans leurs boîtes, elles-mêmes entassées dans un carton qui avait suivi nos successifs déménagements et avait échoué sur une étagère de garage. Les années passant, elles s'étaient enfoncées dans l'oubli, et si les circonstances diverses qui leur avaient donné naissance — promenades, voyages, événements familiaux, rencontres amicales... — restaient naturellement inscrites dans ma mémoire, c'était sous la forme de ces récits sommaires et faiblement imagés qui tissent le fil conscient de nos vies. De ces milliers d'images dormantes, j'attendais tout autre chose : la résurrection d'instantanés singuliers, d'atmosphères particulières, découpés au 100e de seconde dans le cours du temps.

J'avais aligné devant moi sur la table, dans la pénombre des volets tirés contre lesquels s'appuyait la sauvage lumière de l'été, les étroites boîtes de plastique jaune, aux couvercles translucides, contenant dans trois cases les séries de diapositives. Les petits rectangles de carton blanc portaient sur une face le nom de la marque en rouge et jaune, sur l'autre, en très petits caractères gris et presque effacés, le numéro de la diapositive et la date abrégée de son développement. Ils s'inséraient un à un dans les quatre cases d'un support mobile semblable à une petite échelle, puis le support se glissait dans la fente latérale de l'appareil jusqu'à une première butée, et la numérisation pouvait commencer. Le ronronnement de l'appareil révélait alors le mystérieux processus par lequel le mince et opaque rectangle de pellicule allait se transformer en image numérique, n'occupant d'abord dans la fenêtre ouverte sur l'écran qu'une vignette de taille modeste et grossièrement définie, avant que n'apparût enfin l'image nette et agrandie, non cependant à la taille de l'écran, mais cernée de larges marges noires qui étaient comme l'épaisseur même du temps.

Extrait de *Retour à Oppedette* de Jean-Yves Laurichesse, éditions Le temps qu'il fait, 2021.